

*Crypte & abbatiale d'Oelenberg, dimanche 3 février 2013*

Chers frères et sœurs dans le Christ,

« J'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien. » En cette Année de la Foi, la seconde lecture de ce dimanche, de la première lettre de saint Paul aux Corinthiens, nous rend attentif à un caractère provisoire et partiel de la foi. Non que les vérités qui nous sont transmises par la foi ne seraient que partiellement vraies – bien au contraire, elles sont un roc inébranlable sur lequel nous pouvons construire notre vie. Mais elles ne peuvent exprimer que partiellement le mystère de Dieu, et elles n'ont surtout de la valeur que si elles nous permettent de progresser sur l'échelle de l'amour.

C'est ce mystère de l'amour qui a donné à la foi son expression ultime dans le christianisme, comme une mutation de la foi des croyants de l'Ancienne Alliance. Dans l'évangile de ce matin, Jésus mentionne deux épisodes de l'Histoire Sainte vis-à-vis desquels ses auditeurs semblent peu à l'aise. Les prophètes Elie et Elisée avaient eu l'occasion de manifester la bonté du Seigneur non seulement à l'égard de Son Peuple élu, mais également à l'égard de personnes étrangères, en dehors du cadre strict de l'Alliance. Si le commandement de l'amour du prochain n'est pas absent de l'Ancienne Alliance, Jésus va faire évoluer la notion même de prochain, pour nous faire comprendre que l'amour de Dieu s'étend à tous indistinctement, que chacun de nous est le bien-aimé de Dieu, appelé à participer à sa vie divine. Des hommes qui nous semblent extérieurement éloignés de la foi peuvent être intimement très proches du mystère de Dieu. Un élargissement de l'Alliance que ses compatriotes ne sont pas prêts à accepter – ce matin, nous constatons qu'ils n'acceptent même pas l'idée que ce Jésus, qu'ils pensent connaître, puisse avoir une autorité autre que celle qu'ils Lui ont jusqu'alors reconnue. Ils L'avaient prudemment enfermé dans l'idée qu'ils s'étaient faite de Lui, eu égard aux discrètes années de Sa jeunesse à Nazareth. Ainsi agissons-nous souvent, de manière inconsciente, à l'égard de ceux qui nous entourent, ceux qui nous sont tellement familier que nous estimons parfaitement les connaître ; heureux sommes-nous si nous savons nous laisser surprendre par la grâce, si nous savons discerner quelque interpellation du Seigneur au travers de leurs paroles. Heureux sommes-nous surtout si nous permettons au Seigneur Lui-même de nous interpeller, par Sa Parole, par notre participation à la liturgie de l'Eglise, si nous Lui permettons de nous conduire au-delà de ce que notre foi actuelle pense avoir saisi de Lui.

Toujours est-il que cette courte prédication de Jésus, à la synagogue de son village, se termine dans la violence ; ce n'est pas encore l'Heure solennelle de la Passion, nous ne sommes qu'au début du récit de Son ministère. Mais cet épisode en est déjà comme un avant-goût. Lorsque Jésus, traduisant les pensées de ses auditeurs, cite le dicton « Médecin, guéris-toi *toi-même* ! », notre mémoire établit vite un lien entre ce 'toi-même' et la salve de défis jetés à la face de Jésus dans la Passion selon saint Luc. « Les chefs [du peuple] ricanèrent en disant : 'Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve *lui-*

*même*, s'il est le Messie de Dieu !' Les soldats aussi se moquaient [...] et lui disaient : 'Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi *toi-même* !' L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : 'N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi *toi-même*, et nous avec !' »<sup>1</sup>

L'idée de Messie, telle qu'elle s'était cristallisée dans la foi judaïque d'alors, avec une dimension très politique, était marquée par une compréhension bien insuffisante du mystère de l'amour. Seuls l'amour et la miséricorde du Seigneur peuvent sauver l'homme de ce qui l'opprime *réellement*, du péché et de la mort qui alourdissent son existence. Seul l'amour peut créer quelque chose de nouveau pour défier le mal. Or l'amour ne se sauve pas lui-même, il ne pense pas à lui-même – mais il donne tout pour celui qui est aimé. C'est dans la Passion de Jésus que s'incarne cet amour décrit par saint Paul, « cet amour qui prend patience, qui rend service, qui ne jalouse pas, qui ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ; qui ne cherche pas son intérêt, qui n'entretient pas de rancune ; qui supporte tout, qui fait confiance en tout, qui espère tout, qui endure tout. » Cet amour qui nous sort par le haut du cercle de la violence, car il restaure le respect de la liberté du vis-à-vis.

Non, Jésus n'est pas descendu de la Croix ; Il ne s'est pas sauvé Lui-même, Il ne voulait pas Se sauver sans nous. Et Il n'a pas voulu aller moins loin dans la souffrance que jusqu'aux extrêmes conséquences de nos péchés, pour nous rejoindre *vraiment*. Et pour attester *vraiment*, par la puissance de Sa Résurrection, que Sa Bonté aura le dernier mot, et que « l'amour ne passera jamais ».

Dans cette victoire de l'amour, Il veut aujourd'hui nous entraîner – car ce n'est pas sans nous qu'Il désire nous sauver. Nous avons notre rôle à jouer, à accueillir Son amour de manière conscience et responsable, dans le Sacrifice de l'Eucharistie. Son Offrande nous rejoint ce matin, sous les signes toujours aussi simples et presque anodins du pain et du vin, des dehors si humbles qu'ils courent le risque de ne pas déranger notre foi de routine ; Son Offrande arrive maintenant, avec toute sa puissance de transformation, sa capacité de nous bouleverser au point que notre foi s'incarne enfin dans notre manière de vivre, si nous le voulons bien.

Dans cette célébration de l'Eucharistie, ouvrons donc grands les yeux de notre foi, et unissons-nous intimement au Christ : dans la communion à Sa Passion, nous apprendrons de Lui l'amour véritable, l'amour qui « prend patience, qui rend service, [...] qui supporte tout, qui espère tout, qui endure tout » – cet amour qui nous rend dès aujourd'hui participants de Sa joie, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. AMEN.

fr. M.-Théophane +

---

<sup>1</sup> Lc 23,35.37.39